

## « Le dit de Claude Perdrriel »

M. Claude Perdrriel, co-fondateur du *Nouvel Observateur* et « patron de presse » (*Challenges, Sciences et Avenir...*) a répondu aux questions de six élèves du journal ASIA, lors de sa venue au Lycée franco-japonais de Tokyo, le vendredi 21 novembre 2008. Passionné de littérature dès sa prime jeunesse, il a évoqué ses révoltes d'adolescent face à l'antisémitisme des années d'Occupation. Rappelant avec humour ses études à Polytechnique et son engagement dans le monde de la presse et de la politique, Claude Perdrriel a aussi parlé de cette Asie qu'il apprend à mieux connaître, au fil de ses activités et de ses voyages. « Le Dit de Claude Perdrriel » est une leçon de vie et d'histoire pour tous.

**ASIA - Lorsque vous étiez élève, quels auteurs et quels genres de littérature vous attiraient-ils le plus ? Etiez-vous ce qu'on appelle un « grand lecteur » ?**

**Claude Perdrriel** - Avant d'être élève, j'étais enfant. Je vivais chez ma grand-mère, une maîtresse d'école qui m'a appris à lire. A cette époque là, il n'y avait pas la télé et je n'écoutais pas la radio. Il n'y avait que la lecture. Alors, j'ai lu beaucoup. Enormément. Tout le temps. Pour moi, la vie était dans les livres. Je ne voyageais pas non plus, parce qu'on ne sortait pas beaucoup de chez soi. Mais je lisais le jour et parfois même la nuit en me cachant. Jules Verne, bien sûr, un grand écrivain et un auteur formidable pour les enfants. Paul d'Ivoi aussi. Vers 12~13 ans, j'avais une petite chambre au grenier où mes parents entreposaient tous les livres qu'ils avaient achetés. Alors j'ai lu à peu près tous les Prix Goncourt, les Prix Féminina des années 1930. A treize ans, je dévorais Morand, Carco, tous les écrivains qui parlaient de la butte Montmartre. Sans bien comprendre toujours ce que je lisais. Vers 15~16 ans, j'ai commencé à avoir des goûts plus éclectiques. Les écrivains que l'on aime changent selon les périodes de la vie. Il ne faut pas oublier que je suis un enfant d'avant-guerre. Je lisais Giono, Giraudoux, Anouilh. Les auteurs américains aussi, surtout après-guerre : Hemingway, Faulkner, Dos Passos, l'auteur de « Manhattan Transfert », bien oublié depuis. Et un certain nombre d'autres

**Vous souvenez-vous des journaux que vos parents achetaient ? Quelles rubriques regardiez-vous en priorité ?**

Alors ça, absolument pas ! Je pense que mes parents, qui n'avaient pas tout à fait les mêmes opinions que moi, devaient lire le Figaro. En fait ma vie était dans les livres : j'aimais passionnément Giraudoux, Anouilh, et je ne saurais trop conseiller à des jeunes de relire les *Lettres*, ou *Ondine*, qui sont des livres extraordinaires. Quand à Giraudoux, c'était vraiment un grand écrivain, même s'il a été mal vu après la guerre, comme Giono. Avec Giono, on a été d'une injustice totale. Pour Giraudoux ça a été un peu



Claude Perdrriel devant la calligraphie de Shin (la vérité)  
© ASIA

différent, son idée était surtout de réconcilier la France et l'Allemagne. D'ailleurs il a écrit un livre qui s'appelle *Siegfried et le Limousin* et c'est l'histoire d'un petit Français qui par hasard, est déraciné en Allemagne, et sans bien s'en rendre compte, devient Allemand. Bien entendu, à partir de la guerre de 1939, tout ça n'a pas été très bien vu, et il a fallu attendre que le Général de Gaulle arrive pour que l'on souhaite à nouveau une alliance France-Allemagne.

**Vous avez été adolescent à Paris durant la période de l'Occupation et de la Libération. De ces années de guerre, quelles images et réflexions gardez-vous ?**

Je ne suis arrivé à Paris qu'en 1941. Auparavant, j'avais eu la chance de ne pas aller en classe, comme ma mère me faisait prendre quelques leçons particulières. J'allais trois jours par mois voir quelques professeurs puis je rentrais chez moi et je continuais à lire. Je n'ai donc pas été en classe en troisième et en seconde. J'ai retrouvé une scolarité normale quand je suis revenu à Paris. J'ai intégré une classe de seconde, juste le dernier mois, au Lycée Janson de Sailly. C'est sans doute à ce moment là, et de façon immédiate, que je suis devenu politisé, en voyant avec horreur ce qui arrivait aux Juifs. C'était abominable, d'une injustice épouvantable. Par ailleurs, mes parents s'étant séparés lorsque j'étais

très jeune, j'avais été en grande partie recueilli par une famille juive. C'était une famille extraordinaire, de juifs lorrains qui, en 1870, quand les Allemands avaient annexé la Lorraine, avaient quitté cette partie de France devenue allemande parce qu'ils étaient francophiles et patriotes.

Comme vous pouvez l'imaginer, le fait qu'on persécute les Juifs, m'a paru d'autant plus abominable. Je pense que l'on souffre encore plus de l'injustice qui est faite aux autres que de l'injustice qui est faite à soi même. Quand on est soumis à une injustice, si on a un peu de caractère, au pire, on se dit : « c'est la vie, à moi de le supporter ». Mais de voir des gens qu'on aime et qui sont innocents être persécutés ainsi, c'est vraiment l'horreur absolue. A l'époque, j'avais 14 ans et j'étais tellement furieux que, sans me rendre compte du danger que cela pouvait représenter, j'étais allé raconter à tout le monde que ma mère était juive !

Ma mère s'appelait d'un nom basque à la consonance bizarre et qui ressemblait un peu du yiddish. C'était donc plausible. Le soir où j'ai raconté cela à la maison, j'ai reçu une avoinée, si j'ose dire. On ne m'a pas battu mais on m'a dit que j'étais fou... Ma mère avait entièrement raison. C'était une forfanterie ridicule mais c'était la seule façon que j'avais d'avoir une participation personnelle contre l'horreur

C'est dans ces circonstances que j'ai découvert la politique et que je suis devenu de gauche. Je dis toujours que je ne sais pas si je suis devenu de gauche pour de bonnes raisons. Mais si, parmi toutes ces raisons, il en est une seule de bonne, c'est d'abord celle de lutter contre l'antisémitisme et le racisme.

**Les lois antisémites décidées par le régime de Vichy sont appliquées en octobre 1942. Parmi vos camarades et les enseignants de votre lycée de Janson de Sailly, vous souvenez-vous des victimes de ces mesures d'exclusion et de persécution? Quelles ont été les réactions dans l'établissement?**

Tout cela est assez ancien mais je me souviens de deux ou trois amis qui portaient l'étoile jaune et qui ont disparu. Parmi les enseignants, l'engagement a été mitigé mais enfin, il y a eu des cas où les professeurs prévenaient les enfants pour qu'ils puissent s'en aller et éviter d'être raflés par la police. Dans mon quartier, bien que ce soit celui de Janson de Sailly, un quartier bourgeois, donc plutôt conservateur, il y avait une lutte larvée contre l'occupant. Et dans l'ensemble, les gens se protégeaient les uns les autres. Pour ce qui est des enfants qui ont disparu, ils ne sont jamais revenus... Mais ce qu'il faut bien comprendre, c'est qu'à cette époque, on ne se rendait pas compte que les camps de



Claude Perdriel répondant aux questions de Andreas Elledge

concentration étaient un aller sans retour... Même les milieux juifs pensaient que c'était un camp, un camp épouvantable, mais un camp dans lequel on pouvait survivre. Alors que c'était un camp de la mort... Et c'est pour cela d'ailleurs que certains Juifs sont allés vers les camps inquiets, désespérés mais pas mortellement inquiets, alors qu'il en allait de leur vie. D'ailleurs, ils comprenaient rapidement qu'ils étaient condamnés.

Je me souviens, d'une jeune amie juive qui a été raflée. Je la trouvais absolument séduisante, ravissante. Elle devait avoir 16 ans, j'en avais 15. Un soir, elle et son père sont bêtement allés au cinéma Saint Didier à Paris. Durant la projection, des policiers français ont bloqué les issues du cinéma puis ont vérifié les identités. C'était le couvre-feu pour les Juifs, ils n'avaient pas le droit de sortir. Ils ont été emmenés et on ne les a plus jamais revus. A l'époque, j'ai toujours pensé que cette fille, je la reverrais un jour, qu'elle reviendrait. En fait, la pauvre n'est jamais revenue et son père non plus...

Tout de même, il y avait en France un soutien aux Juifs. Dans la famille juive dont je vous ai parlé, et qui était pourtant nombreuse, tous s'en sont sortis. Une partie d'entre eux ont été recueillis chez des paysans des Landes. Ils ont passé les deux années de guerre pauvrement, dans des conditions de vie dures, mais cachés et soutenus. Heureusement, ils s'en sont sortis et après la guerre, ils sont revenus à Paris.

D'autres ont réussi à passer la ligne de démarcation, et sont partis vers le Sud. L'un d'entre eux qui s'appelait Pierre Selingman, a rejoint les forces Alliées en Angleterre. Tous s'en sont sortis. C'est pour cela que lorsqu'on parle d'une France collaboratrice, cela me choque, parce que ce n'est pas vrai. Il y avait comme partout 10% de gens mauvais, racistes, méchants, dénonciateurs, etc. Mais il y avait aussi une écrasante majorité de gens biens, de braves gens ...

**D'après votre parcours à Polytechnique, pouvez-vous nous dire en quelques mots ce que représente cette école et ce qu'elle peut apporter à ceux qui désire l'intégrer ?**

La formation aux méthodes de raisonnement y était dure. Aussi, je ne peux souhaiter à personne d'être reçu à Polytechnique ! C'est comme trois ans de baignade. En effet, nous n'avions plus de vie. Nous devions travailler jusqu'à onze heures, minuit. Toutefois, on peut dire qu'il y avait deux catégories de gens, celle des bosseurs comme Jacques Attali, qui a dû sortir premier, et celle de gens comme moi, qui étais tellement content d'être reçu que je n'ai pas fait grand-chose ... si ce n'est acquérir une formation. Cette formation de Polytechnique était la capacité d'assimiler des dossiers, de les comprendre et de les apprendre rapidement.

Toutes les deux ou trois semaines, nous devions nous «farcir» quatre cents pages de mathématiques difficiles, que nous n'avions pas regardées jusqu'à trois jours avant l'examen. Il ne nous restait plus qu'à travailler 15 heures par jours pendant trois jours. Cela ne nous faisait pas briller mais cela nous permettait d'assurer une note à peu près suffisante. J'y ai donc appris à apprendre, et surtout à apprendre vite. Comme je ne pouvais en si peu de temps apprendre par cœur, il me fallait au moins comprendre ce que j'apprenais, et cette exigence m'a aidé. C'est donc une école d'apprentissage du raisonnement, par les mathématiques. Pour moi, les mathématiques ont été une bonne méthode pour apprendre à écrire, car la logique mathématique donne une logique de l'écriture et du sens : construction d'un plan, cohérence d'une argumentation...

Nous avons donc vécu trois dures années, dans la peur des examens et de l'échec, mais cette formation éprouvante aura alimenté ma passion pour la littérature. Ma vie était désormais aux Éditions de Minuit, à Paris. A cette époque là, on pouvait trouver un travail facilement. Comme j'étais logé chez mes parents, j'ai pris un travail près de chez moi, à la Compagnie Electromécanique où j'ai rencontré des gens très sympathiques. Nous étions un groupe de jeunes gens sortis des Mines, de Centrale. Comme je devais me charger de moteurs, de turbines, et qu'à Polytechnique je n'avais même pas appris ce qu'était un courant alternatif, je me trouvais dépassé par des plus jeunes, qui en savaient bien plus que moi. J'avais d'autant plus honte que je sortais de Polytechnique !

Bien que j'aie quelquefois protesté contre l'Education nationale, je reconnais qu'il y a aujourd'hui beaucoup de bonnes écoles en France, les écoles de commerce, mais aussi Sup Elec., les Mines, Centrale sont des écoles formidables. Le principal, c'est d'en faire une !

**A Polytechnique, vous auriez édité votre premier journal ...**

C'est vrai. Dès l'âge de 17 ans, je rêvais d'être journaliste et directeur de journal. Un journal littéraire. Durant la guerre, j'étais devenu assez politisé. La paix revenue, je lisais Action, un journal formidable, celui des chrétiens de gauche. Et aussi Combat, le grand journal intellectuel de gauche de l'après-guerre. Le journal de Camus et de Jean Daniel qui a fondé avec moi le Nouvel Observateur. A Polytechnique, il y avait en début d'année « la campagne de caisse » pour élire les représentants. Il fallait présenter des projets. Mon idée a été d'éditer deux journaux, sur le modèle de Combat et France-Soir. Je suis allé trouver leurs deux patrons - respectivement Smadja et Blanque - et j'ai réussi à les convaincre de financer mon projet. Je me suis amusé comme un fou car Combat et France-Soir m'ont ouvert leurs ateliers de composition, leurs rotatives. J'ai travaillé avec les ouvriers du livre à faire la mise en page. A l'époque, on utilisait des caractères en plomb. Cette expérience a été extraordinaire.



Emilie Mikura interviewant Claude Perdriel © ASIA

**Y-a-t-il des écrivains que vous auriez aimé connaître ?**

Probablement, ceux que j'ai cités tout à l'heure. Et un autre qui a joué un rôle dans ma vie : Péguy. Ce n'est pas le plus grand écrivain et il faut s'accrocher un peu pour le lire mais j'avais une passion pour Péguy. De temps à autre, je lis encore ses poèmes. C'était un homme formidable. Professeur, il a été en bataille toute sa vie contre le ministère de l'Education nationale. Il avait une thèse selon laquelle les enseignants étaient des gens formidables, mais que le ministère était une catastrophe et que c'était la centralisation par les bureaucrates du ministère qui tuait tout ce que l'enseignement avait de bien ! Je n'aurais pas pu le connaître puisqu'il écrivait au début du siècle dernier.

Il y a un écrivain pour qui j'ai une grande passion, je ne saurais trop vous recommander ses livres : c'est Daniel Pennac. J'ai fait quelque chose qui m'arrive rarement. Je suis allé trouver Daniel Pennac.

*Je suis plutôt du genre discret, ça me gêne d'aller voir les gens. Mais lui, je l'aimais tellement, que je suis allé lui demander une nouvelle pour Le Nouvel Observateur. J'ai eu l'occasion de le connaître et de l'apprécier. C'est un homme qui est dans la vie comme dans ses livres. Alors que tous les écrivains ne ressemblent pas à leurs livres, lui, il est extraordinaire. Ces livres pour les enfants ou pour les adultes sont merveilleux.*

### **Quel a été votre premier grand voyage en Asie orientale?**

*C'est très indiscret ! Je ne suis jamais allé en Asie, jusqu'à il y a environ 17 ans. J'étais très occidental. Très parisien. J'aime le cinéma, le théâtre, les livres, les gens qu'on rencontre à Paris et donc je ne m'imaginai pas vivre en dehors de Paris. Au fond, l'Asie était un univers qui m'inquiétait. Puis, il y a 17 ans, j'ai rencontré une jeune femme, que j'ai épousée depuis et qui avait vécu une grande partie de sa vie, soit en Polynésie française et en Nouvelle Calédonie, soit à Singapour, en Malaisie. En tout cas, en Asie. Alors, pour la convaincre que nous étions faits pour vivre ensemble, je lui ai proposé d'aller la rejoindre et je l'ai retrouvée à Singapour. Partant de là, j'ai aimé l'Asie.*

*Alors, je ne connaissais pas le Japon. Ce qui est scandaleux, car c'est tout de même la deuxième puissance mondiale ! Je réalise maintenant que c'était à la fois une erreur et un handicap. Heureusement, on apprend tous les jours, et ma fille Vaya m'a expliqué à quel point le Japon était extraordinaire. Je ne l'ai pas crue pendant un certain temps... Mais elle a fini par me convaincre. Et me voila moi aussi enthousiaste du Japon ! Et comme ma fille est d'une grande politesse, elle ne me fait pas remarquer que c'est bien à elle que je dois de connaître ce pays. Quand même, de temps en temps, elle me dit : « Tu vois, papa, j'avais raison ! »*

### **Quelle était l'image du Japon aux débuts du Nouvel Observateur ?**

*Dans les années 1970, j'ai décidé qu'il fallait avoir un correspondant à Tokyo - même si le journal n'était pas riche - et Bruno Birolli a été notre correspondant au Japon. C'était l'époque où on pensait que le Japon deviendrait le maître du monde. Les Japonais achetaient tout : le Rockefeller Center à New York, l'immobilier de luxe, toutes les affaires du monde entier... On se disait qu'ils allaient devenir tout-puissants. On pensait même qu'ils dépasseraient les Américains. Puis, curieusement, il y a eu un certain effacement du Japon. En fait pas réel parce qu'il est resté la deuxième puissance mondiale.*

*Je pense qu'en France, nous n'avons pas suffisamment conscience de l'importance du Japon. Par contre, nous commençons tous à nous rendre compte de l'importance de l'Asie.*



**Clarisse Tistchenko interviewant Claude Perdrriel © ASIA**

### **Quelles relations professionnelles et personnelles entretenez-vous avec le Japon et autres pays d'Asie ?**

*Avec le Japon, peu de choses. Désormais, je vais combler ce retard puisque le groupe que je dirige a une petite structure industrielle. Par ailleurs - toujours sous l'influence de ma fille - nous allons monter une petite filiale au Japon. Concernant le reste de l'Asie, je travaille quand même avec la Chine depuis 1979. Le Nouvel Observateur a une société à Hongkong et à Ningbo, près de Shanghai. Pourquoi ? Parce que lorsque j'ai démarré Le Nouvel Observateur, j'ai aussi lancé une formule d'abonnement que même L'Express ne faisait pas. On s'est alors aperçus qu'il fallait offrir, pour les nouveaux abonnés, des cadeaux, à l'exemple des Américains de Newsweek ou Time. Alors, pour donner ces cadeaux, on est allés les acheter en Chine. Si bien qu'à un moment, j'étais embarrassé de constater que nous étions devenus les premiers importateurs de téléphones chinois en France ! Au grand mécontentement d'un de mes amis, qui était directeur commercial de France Télécom. Cela étant, la France nous imposait de n'acheter ces téléphones que si certains de leurs composants étaient français. Les puces, notamment étaient alors importées de France et assemblées en Chine pour ces téléphones. Comme depuis, le protectionnisme français est moins fort, je crains qu'aujourd'hui ces fabricants français de composants n'aient disparu. Avec la Chine, je travaille depuis 29 ans et je m'en suis toujours bien trouvé.*

**La Chine deviendra la première puissance économique dans les décennies à venir. Malgré le développement des nouvelles technologies comme Internet, pensez-vous que le contrôle de l'information et des idées soit un facteur favorable à un développement économique et social ? Ou bien est-ce un frein aux progrès de la Chine ?**

*Vous dites que la Chine va devenir la première puissance mondiale, mais ce n'est pas pour tout de suite. La Chine a des patrons très intelligents, puissants et ... pas commodes ! Elle a des ouvriers mais elle manque*

cruellement d'ouvriers spécialisés. Elle manque plus encore de ce qu'on appelle en anglais le « middle management », c'est-à-dire les contremaîtres qui, dans les usines, savent gérer les ouvriers grâce à la connaissance des produits, de la matière et de la finition. Le manque de ces vraies qualités professionnelles va les handicaper dans leur développement. Jusqu'ici, ces patrons chinois se sont enrichis en « vendant » leurs ouvriers mal payés. Or, aujourd'hui, le gouvernement chinois a laissé croître le cours du Yuan, et les salaires ont été augmentés pratiquement de 15% par an depuis deux ou trois ans. Pour clôturer le tout, le gouvernement a collé aux patrons une vraie sécurité sociale depuis 2008. Ce qui fait qu'un ouvrier de Shanghai, qui, il y a trois ans, était payé à peu près le vingtième d'un ouvrier français, ne l'est plus aujourd'hui que 5 à 6 fois moins. Les Chinois sont plus sociaux et plus démocratiques qu'on ne le pense. Mais du coup, un certain nombre de leurs entreprises sont en train de partir vers le Viêt-Nam qui est un pays qui monte... Enfin, quand on dit que c'est « un pays qui monte », cela signifie que les ouvriers sont payés 60 ou 70 euros par mois, contre 160 à 170 euros à Shanghai.

On peut juger de la valeur d'un régime à sa réussite économique. Un régime dictatorial comme l'Union soviétique sous Staline ou le Myanmar actuel, est un régime qui devient forcément autoritaire, donc bureaucratique, et qui perd sa faculté d'adaptation, au grand dommage de l'économie. La Chine s'ouvre, et son gouvernement n'arrivera pas à contrôler le web. C'est aussi le pays au monde qui compte le plus de téléphones mobiles, et cette capacité de communication est gage d'ouverture.

**Dès 1973, vous vous êtes signalé en faveur de l'écologie, en créant notamment le journal « Le sauvage » et en soutenant des opposants au nucléaire. Au sein de votre groupe de presse, quel est votre engagement en faveur du développement durable?**

Comme tout le monde, je suis tout à fait pour ! Je pense simplement que les routes qui sont prises ne sont pas forcément les bonnes. Quand on transforme des champs de blé ou de soja pour les convertir à la biomasse et à l'énergie, tandis que des gens meurent de faim en Inde ou au Pakistan, ce n'est pas très bien.

Avec « Le Sauvage », j'ai voulu mener la bataille pour l'écologie. Nous étions du côté de Brice Lalonde et de Cohn-Bendit à l'époque, et « Le Sauvage » était plutôt favorable à l'énergie nucléaire, jugée propre, et contre les surgénérateurs. Avec le recul, je ne sais pas si nous avions raison. Nous étions d'ailleurs haïs, par une autre mouvance, anti-nucléaire, qui aujourd'hui a le dessus en France. Nous étions du côté de Dumont, qui écrivait, à propos de l'autosuffisance des paysans africains, qu'il fallait non pas les industrialiser mais avant tout leur donner l'occasion d'être autosuffisants au point de vue alimentaire.

La bataille écologique d'aujourd'hui n'est pas forcément plus cohérente. Par exemple, au lieu de dépenser tant d'argent pour soutenir les énergies renouvelables, on ferait mieux de consacrer ces sommes aux économies d'énergie, dans les appartements, les maisons, les bureaux.

Par exemple je ne comprends pas qu'on puisse encore construire des immeubles entièrement vitrés, où dès qu'un rayon de soleil arrive, même en plein hiver, on est obligé de mettre le conditionnement d'air parce qu'il fait trop chaud. On ne sensibilise pas les gens à l'économie d'énergie. On chauffe trop, on refroidit trop. En été, on gèle dans les restaurants. Je ne sais pas si vous êtes comme moi, mais je mets des manteaux en été, car dès qu'on entre dans une boutique, on crève de froid ! C'est ridicule ... Tout ceci manque de mesure. On pourrait économiser 30% d'énergie rien qu'en subventionnant les travaux d'isolation.

On ne peut pas faire abstraction de l'écologie. De toute façon, d'accord ou pas d'accord, il faut y réfléchir !

**Quel est votre message aux élèves des lycées français ?**

Qu'ils ont de la chance. Le niveau de ces lycées est très élevé. Je les connais par ma fille qui est allée dans celui de San Francisco et de Tokyo. Plus il y aura de jeunes ayant une éducation de bonne qualité, mieux cela vaudra. Si l'on travaille bien, on devient dans le courant de sa vie, « un créateur de richesses. » Pas seulement pour soi mais pour tout le monde. Avec un certain niveau d'éducation permettant d'atteindre un certain niveau technique, vous allez, par votre talent, par votre travail, créer des richesses ! Quelque soit le domaine, cela permettra d'améliorer la vie de tous.

*Félicitations pour ce  
beau lycée et pour ceux  
qui l'aiment avec tant de  
passion*  
*Yves de la Roche*

**Dédicace de Claude Perdriel,  
dans le Livre d'Or du « Dit d'Asie »**



*Shin (la vérité). Calligraphie japonaise de Ken Kopff.*



*Claude Perdriel entouré, de gauche à droite, par Mme Lydie Boureau-Coignac, Ken Kopff, Matthieu Séguéla, Emilie Mikura, Clarisse Tistchenko, Agathe Bollecker, Andreas Elledge, Olivier Garin Kristina Obame, et Pascal Ritter- © ASIA*

### « Le Dit de Claude Perdriel »

**Intervieweurs:** Agathe Bollecker (5<sup>ème</sup>), Andreas Elledge (3<sup>ème</sup>), Emilie Mikura (Tle ES-OIB), Olivier Garin (Tle ES), Kristina Obame (Tle ES), Clarisse Tistchenko (4<sup>ème</sup>).

**Calligraphe:** Ken Kopff (1<sup>ère</sup> S)

**Réalisation :** Fumihiro Asakura (enseignant de japonais), Farid El Khalki (informaticien), Kenji Hashimoto (technicien), Pascal Ritter (enseignant de philosophie), Matthieu Séguéla (enseignant d'histoire-géographie), Aurélie Signoles (documentaliste).

**Conception et coordination du Dit d'Asie :** M. Séguéla

*« Le Dit d'Asie » est réalisé avec le soutien du Lycée franco-japonais de Tokyo et du Service culturel de l'Ambassade de France.*

**Remerciements :** Mme Lydie Boureau-Coignac, Proviseur, Mme Martine Herbin, Pablo Perez.



*Le travail du calligraphe expliqué à Claude Perdriel par Ken Kopff. Au deuxième plan MM. El Khalki et Ritter - © ASIA*

L'expression « Le dit de ... » est propre à l'Extrême-Orient et rappelle « Le dit du Genji » (*Genji monogatari*, chef d'œuvre de la littérature japonaise du X<sup>e</sup> siècle) et « Le dit de Tianyi » (grand ouvrage contemporain de François Cheng, écrivain d'origine chinoise et Académicien français).



*Claude Perdriel en train de signer le Livre d'Or - © ASIA*

### « Le Dit d'Asie »

Profitant de la venue à Tokyo de personnalités de premier plan, des élèves de la rédaction japonaise d'ASIA les interrogent dans les domaines suivants :

- **l'Éducation :** la jeunesse et le parcours scolaire/universitaire de l'interviewé(e)
- **l'Histoire :** les événements dont la personnalité a été le témoin ou l'acteur
- **la Géographie :** la relation entretenue par la personne avec le Japon et l'Asie

L'invité(e) conclut sur un message qu'il/elle souhaite adresser aux élèves des lycées français de l'étranger.

Après relecture et autorisation par la personnalité interrogée, l'interview est publiée dans le journal ASIA et mise en ligne sur le site de l'AEFE-Asie. « Le Dit d'Asie » se propose de réaliser des interviews utiles aux élèves qui pourront ainsi découvrir le parcours scolaire, universitaire et professionnel d'âinés illustres et s'inspirer de l'exemple qu'ils incarnent, particulièrement dans le domaine des études.

Contact : [matthieu.seguela@lfjt.or.jp](mailto:matthieu.seguela@lfjt.or.jp)